

Vues d'ensemble

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47603ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (247), 56–57.



CASINO ROYALE

Un nouveau James Bond suscite toujours la curiosité et une foule de réactions. Qu'il soit réussi ou non, les incondionnels en redemandent, alors que les détracteurs, eux, questionnent sa pertinence. Qu'en est-il de ce 22^e épisode de la série qui rend hommage au premier roman de son créateur, Ian Fleming ? Tourné à Prague et aux Bahamas, **Casino Royale** exploite à son mieux la formule *jamesbondienne* qui a fait honneur à ses prédécesseurs et combine de nouveaux éléments. Le résultat est tout à fait concluant.

Dans cette nouvelle production, James Bond est amené à prendre part à une importante partie de poker à laquelle participe Le Chiffre, un homme d'affaires inquiétant qui finance les activités d'un réseau international de terroristes. On y retrouve un agent secret plus sombre qui tue de sang-froid mais qui a aussi son lot de contradictions. 007 n'a jamais été à la fois si complexe, émotif. Bref, si humanisé. Cette particularité rend sans doute le personnage plus réel et attachant aux yeux du spectateur qui s'identifie plus facilement à ce dernier.

L'interprétation de Daniel Craig, sixième acteur qui enfle le smoking du héros, y est sans doute pour quelque chose. Craig incarne avec panache et désinvolture l'espion britannique et donne au personnage une image plus sexualisée.

Par ailleurs, comme dans tout bon James Bond qui se respecte, **Casino Royale** multiplie les invraisemblances. Mais celles-ci sont si bien orchestrées qu'on en oublie les écarts de conduite. Par exemple, la scène au début du film qui montre la course endiablée entre 007 et un suspect relève du grand art, même si elle est tout à fait improbable.

Outre ces scènes d'action, quelques gadgets et l'éternelle finale explosive, il se dégage de cette nouvelle mouture une certaine fraîcheur grâce à un scénario des plus captivants. Pas étonnant que **Casino Royale** batte le record de recettes de tous les films consacrés à l'espion britannique. Il rend à son héros ses lettres de noblesse.

PIERRE RANGER

■ États-Unis / Grande-Bretagne / République tchèque 2006, 144 minutes — **Réal.** : Martin Campbell — **Scén.** : Neal Purvis, Robert Wade, Paul Haggis — **Int.** : Daniel Craig, Eva Green, Mads Mikkelsen, Jeffrey Wright, Judi Dench — MGM/Columbia.

THE GOOD SHEPHERD

Un homme, habillé de gris, se rend en autobus, de sa banlieue bien policée à un édifice gris du centre-ville où il entre par une porte dérobée pour, comme quelques autres fonctionnaires, tenter de gouverner la planète ou au moins d'influencer le cours de l'Histoire.

C'est dans ce contraste continu entre l'anonymat de l'homme et son immense pouvoir sur la vie des autres — le bon berger du titre, qui s'occupe de ses brebis — que le film de Robert de Niro trace un portrait complexe de l'évolution du Service de renseignement américain de sa création sous le nom de l'O.S.S. à sa transformation en une C.I.A, organe détenteur de secrets de tous types et dirigé par un club plutôt fermé.

Matt Damon personnifie habilement un Edward Wilson, très réservé, pris dans un mariage arrangé et montrant rarement ses émotions, sauf lors de la mort d'êtres proches, par exemple lors de l'élimination de son ancien professeur — judicieusement interprété par Michael Gambon — détenteur d'informations dangereuses selon les Services secrets britanniques.

La mise en scène de Robert de Niro, qui se réserve le petit rôle central du fondateur, emploie admirablement les teintes sombres pour incarner le scénario trop fouillé d'Eric Roth qui montre la place de la fraternité *Wasp* dans cet organisme dont elle se sent propriétaire, ainsi que des États-Unis d'ailleurs, comme le fait remarquer Wilson à un chef mafieux.

La multiplicité des *flash-back* captivera les spectateurs déjà au fait de l'Histoire de la deuxième partie du XX^e siècle, mais Roth et De Niro, en prenant une époque trop longue comme sujet de leur œuvre, n'ont esquissé que l'ébauche du grand film de fiction à faire sur cet organisme central de la politique mondiale.

LUC CHAPUT

■ LE BON BERGER — États-Unis 2006, 165 minutes — **Réal.** : Robert De Niro — **Scén.** : Eric Roth — **Int.** : Matt Damon, John Turturro, Billy Crudup, Tammy Blanchard, Angelina Jolie, William Hurt, Michael Gambon, Oleg Stefan, Joe Pesci, Alec Baldwin, Robert De Niro — **Dist.** : Universal.



GUIDE DE LA PETITE VENGEANCE

Bernard, homme introverti et comptable dans une bijouterie de grand luxe, réalise qu'il est victime de l'abus de pouvoir de son patron manipulateur. Avec la complicité de Robert, un ancien employé du commerce, Bernard va tenter d'accomplir une vengeance exemplaire. Mais comme rien n'est tout à fait parfait en ce bas monde, il goûtera aux aspects parfois déstabilisants de ce plat qu'il s'évertue à manger froid.

À première vue, cette comédie noire et satirique semble intelligente, rondement menée et avec tout l'aplomb nécessaire. Or, dans les mains du scénariste Ken Scott et du réalisateur Jean-François Pouliot, le résultat s'avère un peu fade. C'est que les attentes étaient sans doute un peu élevées.

Mais pouvait-il en être autrement ? Malgré des qualités artistiques indéniables, il manque à ce long métrage l'originalité, la naïveté et la fraîcheur que l'on retrouvait dans **La Grande Séduction**, création du même tandem qui a obtenu un franc succès, tant critique que commercial. Les comparaisons entre les deux films sont donc inévitables.

De plus, bien que Scott et Pouliot aient de toute évidence préféré faire réfléchir que divertir — comme en témoigne certains choix formels et narratifs —, il n'en demeure pas moins que leur production aurait bénéficié d'un récit humoristique plus éclaté. Le thème de la vengeance tel qu'il est traité dans le film n'est peut-être pas l'élément le plus accrocheur.

Quoi qu'il en soit, cela ne veut pas dire que **Guide de la petite vengeance** est un mauvais film pour autant. Car de ce scénario intrigant, il résulte une œuvre d'une belle esthétique et avec une excellente distribution. À ce titre, il faudra assurément souligner les prestations remarquables de Marc Béland, dans le rôle principal, de Michel Muller, dans celui de l'employé lésé, et tout particulièrement de Gabriel Gascon, en patron diabolique. Ces comédiens insufflent à leur personnage toute la véracité que le film exige. Il est dommage toutefois qu'une telle aventure n'ait ni le panache ni l'audace tant souhaités.

PIERRE RANGER

■ Canada (Québec) 2006, 104 minutes — Réal. : Jean-François Pouliot — Scén. : Ken Scott — Int. : Marc Béland, Michel Muller, Pascale Bussières, Gabriel Gascon, Janine Sutto — Dist. : TVA.

MARIE ANTOINETTE

Il est clair d'entrée de jeu que le **Marie Antoinette** de Sofia Coppola propose une vision hautement personnelle non pas de la vie publique de la reine déchue, mais bien d'une jeune femme dans l'intimité. De toute évidence, la réalisatrice n'a jamais eu l'intention de filmer une biographie historique en bonne et due forme. Si cela eut été le cas, la réalisatrice si minutieuse n'aurait pas glissé divers anachronismes à l'écran (micros, espadrilles), ni amalgamé Rameau à New Order en une harmonie pop-classique planante plutôt réussie, ni imaginé le singulier Jason Schwartzman en Louis XVI.

À l'instar de ses films précédents, Sofia Coppola brosse donc un portrait doux-amer tout en pudeur et en non-dit d'une jeune femme choyée mais mal équipée pour faire face aux exigences de son milieu. Fort éloquentes à cet égard, les vingt premières minutes du film décrivent brillamment le passage de la jeune aristocrate de son pays natal chéri à sa patrie d'adoption imposée : elle apparaît d'abord naturelle, libre et joyeuse avec son chien et ses amies dans le carrosse l'amenant vers son destin, puis littéralement mise à nu et froidement dépouillée de toutes ses possessions dans un rituel protocolaire sous une tente chevauchant la frontière franco-autrichienne, pour émerger enfin en France, coiffée, poudrée et coincée dans une robe extravagante.

La Marie-Antoinette de Sofia Coppola est une jeune femme privilégiée qui, bien qu'habituee à la vie de château, est mal préparée à l'hypocrisie des règles de Versailles, au désintérêt de son mari et aux tourments de son époque. Si elle trouve refuge dans la légèreté pour contrer son ennui et son désarroi, ce n'est pas tant par méchanceté, mais parce qu'on la maintient décrochée de la réalité, dans un monde de rêve où elle peut s'imaginer bergère. C'est là que Sofia Coppola révèle avec finesse le paradoxe du personnage : dans ces champs de fleurs sauvages où elle folâtre, Marie-Antoinette exprime peut-être le paroxysme de la frivolité de son univers, mais elle retrouve aussi enfin le droit d'exprimer son âme en toute liberté. **S**

CLAIRE VALADE

■ MARIE-ANTOINETTE — États-Unis / France / Japon 2006, 123 minutes — Réal. : Sofia Coppola — Scén. : Sofia Coppola — Int. : Kirsten Dunst, Jason Schwartzman, Rip Torn, Judy Davis, Asia Argento, Steve Coogan, Rose Byrne, Marianne Faithful — Dist. : Columbia.